

nous ne connaissons qu'une partie. MM. Haag en ont dressé un catalogue à peu près complet. Il comprend quarante-sept écrits de diverse nature, la plupart en latin, quelques-uns en allemand. Nous citerons entre autres : *De Cerna dominica ad objecta quae contra veritatem evangelicam Murnerus partim ipse fecit, partim ex Hoffensi ac aliis pietatis hostibus sublegit* (1524, in-8°); *Psalmorum libri V ad hebraicam veritatem versi et familiariter explanatione elucidati* (1529, in-4°); *De vera et falsa Cane administratione libri II* (Neuburgi, 1546, in-4°); *Scripta anglicana fere omnia* (1577, in-fol.).

La liste des ouvrages manuscrits de Bucer donnée par Simler, occupe trois colonnes in-fol.; mais où sont-ils? C'est ce qu'on ignore, ou à peu près. On sait cependant qu'il y a à Strasbourg trois volumes de ses *Lettres*, recueillies par Hubert. Le latin de Bucer est pur et facile; ses écrits allemands sont, au contraire, obscurs et d'un style grossier. Bucer passa pour un des plus habiles exégètes de son temps. Ses connaissances embrassaient la littérature classique, la patristique et l'histoire.

BUCÈRE s. m. (bu-sè-re — du gr. *bous*, bœuf; *keras*, corne). Bot. Syn. de *BUCIDE*.

BUCÉRIDE, **EE** adj. (bu-sè-ri-dé — de *buceros*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble à un bucéro ou calao.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux marcheurs ayant pour type le genre bucéro ou calao.

BUCÉROS s. m. (bu-sè-ross — du gr. *bous*, bœuf; *keras*, corne). Ornith. Nom scientifique du genre calao.

BUCÉROSIE s. f. (bu-sè-ro-zî — du gr. *bous*, bœuf; *keras*, corne). Bot. Genre de plantes grasses, de la famille des asclépiadées, tribu des stapéliées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Inde et au Sénégal.

— Entom. Genre de coléoptères hétéromères.

BUCÉRUS, **BUCÉROS** et mieux **BUCORNIS** (du gr. *bous*, bœuf; *keras*, corne). Surnom de Bacchus, que l'on représentait quelquefois avec une corne de taureau à la main.

BUCH (capital de), *Danorum ager*, petit pays de France, dans l'ancien Bordelais, dont le ch.-l. était la Teste-de-Buch.

BUCH (capital de), personnage qui a joué un rôle remarquable dans les guerres de la France avec l'Angleterre sous Charles V. V. GRAILLY (Jean de).

BUCH ou **BUCHÉ** (Henri-Michel), économiste français, né en 1600 à Arlon, dans le grand-duché de Luxembourg, mort en 1666, était fils de pauvres ouvriers qui lui firent apprendre le métier de cordonnier. Le premier, il eut l'idée d'organiser les ouvriers en associations volontaires, et fonda, en 1645, à Paris, l'association cordonnière dont les statuts furent approuvés et confirmés par l'archevêque François de Gondy. Bientôt il fit pour les compagnons tailleurs ce qui lui avait réussi pour les travailleurs de son état, et il eut la satisfaction de voir le baron de Renty, officier de mérite et possesseur d'une fortune considérable, s'associer à ses efforts. Ses sociétés ouvrières existaient encore, avec quelques modifications, au moment de la révolution de 1789.

BUCH (Léopold de), célèbre géologue allemand, né à Stolpe en 1774, mort à Berlin en 1853. Après une première instruction sérieusement suivie, il étudia la géologie à l'école des mines de Freiberg, sous la direction de Werner, dont il devint le disciple favori. A cette époque, les géologues se divisaient en deux partis : les neptuniens, qui ne voyaient dans la formation de la terre que l'action des eaux; les vulcaniens, qui expliquaient tout par l'action du feu. L'école de Freiberg était le centre du neptunisme, et Werner le chef des neptuniens. Léopold de Buch parcourut successivement l'Allemagne, l'Italie, la France, la péninsule scandinave, la Grande-Bretagne et les îles Canaries, pour interroger lui-même la nature. Sa foi dans le neptunisme ne tarda pas à être ébranlée; tout ce qu'il voyait donnait un démenti à la théorie de son maître. « Je vois, dit-il, s'écrouler l'édifice qui, par la grande ordonnance de la série des roches, nous donnait la structure du monde en même temps que son histoire. » Pour Werner, l'étude des couches tranquillement déposées par les eaux était toute la géologie; il ne regardait les volcans que comme des phénomènes accidentels et locaux. Léopold de Buch comprit toute la puissance de l'action volcanique; il vit que les bouleversements des couches primitives du globe sont le produit de cette action; que non-seulement les basaltes, mais toutes les roches cristallines sont sorties du sol à l'état de lave; que les masses redressées du globe doivent leur position actuelle à des soulèvements; que le déplacement des mers se lie au soulèvement des montagnes. Il expliqua le mécanisme de la formation des volcans, rangea les volcans en deux classes : les volcans centraux et les chaînes volcaniques.

Léopold de Buch avait été le condisciple et resta l'ami d'Alexandre de Humboldt, qui l'appelle « le plus grand géologue de notre siècle. » Il était associé étranger de l'Institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une description géognostique de la Silésie* (1797);

Observations géognostiques faites pendant un voyage en Allemagne et en Italie (1802-1809); *Voyage en Norvège et en Laponie* (1810); *Description physique des îles Canaries* (1825); *Essai pour servir à l'explication de la formation des montagnes en Russie* (1840); *Carte géologique de l'Allemagne*, en quarante-deux feuilles.

BUCHAN, petite contrée de l'Ecosse, située au N.-E. sur la mer du Nord, enclavée dans les comtés d'Aberdeen et de Banff, et dont la localité principale est le village de Bodon-of-Buchan; sa superficie est de 117,000 hectares, et sa population de 40,000 hab. Le petit cap Buchan-Ness est le point le plus oriental de l'Ecosse.

La race bovine de Buchan existe dans la partie nord-est du comté d'Aberdeen. Cette race est robuste, de petite taille, à jambes courtes. Ses facultés laitières se sont développées sous l'influence des pâturages abondants du pays qu'elle habite. Les vaches de Buchan sont principalement renommées pour la production du lait. La viande de cette race est excellente, comme celle de toutes les races écossaises en général. Chez ces animaux, comme partout, l'aptitude à l'engraissement et l'aptitude à la production du lait croissent ou décroissent en sens inverse. Les vaches de cette race donnent de 14 à 18 litres de lait. La grande étendue des herbages de cette contrée permet d'y élever plus de bétail que dans la plupart des autres parties du comté. On vend les animaux pour l'engraissement quand ils ont trois ou quatre ans, et ils pèsent de 320 à 380 kilogr.

BUCHAN (Jean STUART, comte de), connétable de France, né vers 1380, mort vers 1428. Petit-fils du roi d'Ecosse Robert Stuart II, il amena en 1420 au dauphin, depuis Charles VII, 6,000 Ecosseis, et, deux ans plus tard, il battait complètement, avec le maréchal La Fayette, les Anglais à Beaugé, en Anjou. En 1423, il mit le siège devant la ville de Crévant, fut fait prisonnier par les Anglais, et échangé bientôt après contre un frère de Suffolk. Nommé par le roi Charles VII connétable de France et comte d'Evreux en 1424, il perdit la même année, par la faute du comte de Narbonne, une bataille qu'il livra aux Anglais près de Verneuil dans le Perche. D'après quelques historiens, il périt à cette bataille; d'après Nicolas Gilles, secrétaire de Louis XII, et d'après quelques autres, il fut tué pendant le siège d'Orléans en 1428.

BUCHAN (Guillaume), médecin anglais, né à Ancran en 1729, mort à Londres en 1805. Il se rendit célèbre par un traité de médecine pratique à la portée des gens du monde, qui fut traduit en français sous le titre de *Médecine domestique* (1770, in-8°). Cet ouvrage eut un succès énorme, et il compte un nombre considérable d'éditions dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi les autres ouvrages de Buchan, nous citerons : *Avis aux mères sur leur santé et sur les moyens d'entretenir la santé, la force et la beauté de leurs enfants* (1803), traduit en français par Duverne de Presle sous ce titre : *Le Conservateur de la santé des mères et des enfants* (1804).

BUCHAN (Elisabeth), sectaire écossaise, née en 1738, morte en 1791. Fille d'un aubergiste, elle se maria avec un ouvrier fatigué de Glasgow, qui appartenait à la secte des *burghers seceders*, et elle adopta d'abord ses idées religieuses; mais, ayant entendu un jour la prédication du ministre Hughes White et ayant été captivée par son éloquence, elle lui écrivit qu'il était le premier orateur qui eût parlé à son cœur, et lui demanda la permission d'aller le voir à Irwin pour achever l'ouvrage de sa conversion. Sa lettre fut bien accueillie, et la dame Buchan se livra dès lors avec ardeur aux exercices religieux. Elle allait de maison en maison présider au culte domestique, répondre aux questions, éclaircir les doutes, expliquer la Bible; elle annonçait comme prochaine la fin du monde, et voulait que tous les chrétiens abandonnassent les affaires temporelles pour se disposer à recevoir Jésus-Christ. La singularité de cette opinion fit naître des doutes sur la doctrine de la prophétessse et du ministre son ami; on s'en ouvrit à celui-ci, et on lui demanda même, avec menace, de renvoyer la femme Buchan; il s'y refusa, et fut appuyé par les plus riches de ses paroissiens. Alors les opposants lui présentèrent un écrit contenant ce qu'ils croyaient être la doctrine de cette femme et la sienne, en l'invitant à déclarer si tels étaient ses principes; il répondit affirmativement et s'empessa de signer. Munis de cette preuve matérielle, ils firent déposer le ministre.

Obligé de livrer les clefs de son église, White rassemble d'abord sous une tente, puis dans sa maison ceux qui lui restaient fidèles. Ces réunions avaient ordinairement lieu la nuit. La prophétessse Buchan venait y débiter ses extravagances et ses rêveries; elle ne craignait pas de s'annoncer comme étant la femme dont parle le XII^e chapitre de l'Apocalypse, et de dire que le ministre White était sa progéniture.

Les habitants d'Irwin ne supportèrent pas longtemps de pareilles folies; un jour, ils coururent à la maison de White, lancèrent des pierres dans ses fenêtres, et, à force d'instances et de menaces, ils contraignirent le magistrat à chasser la femme Buchan de leur ville (1790). White la suivit avec une quarantaine de leurs partisans, et ils allèrent s'établir avec elle

dans une ferme des environs de Thornhill, où elle mourut. Les adhérents à la secte qu'elle avait fondée vers 1779 prirent le nom de buchaniens. V. ce mot.

BUCHAN (David-Stewart ERSKINE, lord CARDROSS, comte de), érudit et biographe écossais, né en 1742, mort en 1829. Il abandonna la carrière des armes pour entrer dans la diplomatie, et, après avoir été secrétaire d'ambassade à Madrid (1766), il se retira complètement des affaires publiques (1767), pour s'adonner aux travaux littéraires. En même temps, il encouragea les sciences et les lettres, fonda à l'université d'Aberdeen un prix annuel destiné au meilleur élève, prit la part la plus active à la création de la Société des antiquaires d'Ecosse, et soutint de son patronage et de sa bourse les lettrés, les savants et les artistes, parmi lesquels nous citerons Burns, le célèbre poète; l'historien Pinkerton, Titler, le traducteur de Callimaque, et le peintre Barry. Le comte de Buchan s'occupa surtout de rassembler les matériaux d'une biographie écossaise. Il a publié, entre autres écrits : *Discours qu'on avait l'intention de prononcer à l'assemblée des pairs d'Ecosse, sur l'élection générale des représentants de la pairie* (1780); *Essai sur la vie, les écrits et les inventions de Napier de Merchiston* (1787, in-4°); *Essai sur la vie et les écrits de Fletcher de Saltoun et du poète Thompson* (1792), etc.

BUCHAN (David), voyageur anglais, né en 1780, mort en 1839, exécuta plusieurs voyages dans les mers polaires, à la découverte d'un passage entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique; mais toujours il dut reculer devant l'insurmontable barrière de glace qui se dressait devant ses navires. Dans une de ces expéditions, il eut pour lieutenant sir John Franklin, qui périt depuis si malheureusement en poursuivant le même but. Dans une dernière expédition, le capitaine Buchan disparut, victime, à ce que l'on présume, d'un incendie, sans que l'on ait jamais pu acquiescer la certitude de ce désastre. L'Amirauté, en 1839, dut effacer son nom de la liste des capitaines vivants.

BUCHANAN (Claude), théologien écossais, né en 1766 près de Glasgow, mort à Londres en 1817. S'étant rendu en 1796 dans les Indes orientales, où, pendant longtemps, il fut vice-président du collège de Fort-William, il résolut de visiter ces régions pour y étudier, au point de vue religieux, l'état des populations, parcourut à pied la presque île indoustanique depuis Calcutta jusqu'au cap Comorin, visita à plusieurs reprises Ceylan, le Malabar, séjourna dans le Travancore et à Poulo-Pinang, et enfin revint en Angleterre en 1808. Il était sur le point de partir pour la Syrie et la Palestine lorsqu'il mourut subitement. Parmi ses ouvrages, publiés en anglais, nous citerons : *Tableau abrégé de l'état des colonies de la Grande-Bretagne et de son empire en Asie, relativement à l'instruction religieuse* (1813, in-8°); *Apologie pour la propagation de l'Evangile dans l'Inde* (1813); *Recherches chrétiennes en Asie, avec des notices sur la traduction des Ecritures dans les langues orientales* (1814, in-8°), etc.

BUCHANAN (George), historien et poète écossais, fils de Thomas Buchanan et d'Agnes Herist, né dans une ferme nommée la *Mousse*, auprès de Killearn (Sirlingshire), au commencement de février 1506, mort le 28 septembre 1582. Sa famille était fort ancienne, mais pauvre, *magis vetusta quam opulenta*, comme il le dit lui-même dans sa courte autobiographie. Son père mourut à un âge peu avancé, et presque en même temps son grand-père perdit le peu de fortune qu'il possédait. Mais sa mère était une courageuse femme que l'adversité n'ébranla point; et qui fit les plus énergiques efforts pour élever sa nombreuse famille, composée de cinq garçons et de trois filles. George reçut ses premières leçons à l'école paroissiale de Killearn; mais, vers 1520, son oncle James Heriot l'envoya continuer ses études à Paris, où se développa pour la première fois son goût pour la poésie. Deux ans après son oncle mourut, et le jeune étudiant, privé de ressources, revint en Ecosse, où il s'engagea bientôt dans les troupes du duc d'Albany, non-seulement par amour des aventures, mais, comme il l'avoue lui-même, pour étudier le métier des armes. Vers l'âge de dix-huit ans, il entra à l'université de Saint-André, et, le 3 octobre 1525, prit ses degrés comme bachelier ès arts. En 1527, il suivit son professeur Mair en France, entra au Collège écossais et y devint maître ès arts en 1528. Sur ces entrefaites, il adopta les croyances luthériennes, et, deux ans après, devint professeur au collège de Sainte-Barbe. Là, il enseigna la grammaire pendant trois ans, et il nous a laissé dans un fort beau poème le récit des privations que la misère lui fit endurer à cette époque, car ses émoluments étaient loin d'être en rapport avec ses fonctions. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Gilbert Kennedy, comte de Cassilis; et son premier ouvrage, une traduction de la grammaire latine de Linant, fut publié avec une dédicace à son élève, lord Cassilis, *jeune homme des plus grandes espérances*. Le livre porte la date de Paris, 1533. Cinq ans après, il retourna en Ecosse avec son élève, et séjourna quelque temps au domaine que celui-ci possédait dans le Ayrshire. Il y composa son *Somnium*, satire sur les vices du clergé et sur l'inconséquence, l'hypocrisie et la paresse de la vie monastique. Dans ce sonnet, saint François apparaît au

poète et lui décrit les plaisirs que goûtent ceux de son ordre pour l'engager à y entrer. Peu de temps après, le roi Jacques se l'attacha comme précepteur de l'un de ses fils naturels, et ce fut à la demande du roi lui-même qu'il publia son *Franciscain* (1539). Ce poème est une virulente satire dont le fiel et l'amertume s'exhalent dans une poésie d'une singulière magnificence, où l'humour se mêle aux imprécations du sectaire. Cette fois, la rancune de ses ennemis déborda ouvertement; sa tête fut mise à prix; arrêté et jeté en prison, il parvint à s'échapper et à gagner Londres à travers mille dangers. N'ayant pu obtenir un secours pécuniaire de Thomas Cromwell ni du roi Henri, Buchanan se dirigea vers la France, où il désirait aller retrouver le cardinal Beaton, alors ambassadeur à Paris. Mais, sur l'invitation d'André Govea, il alla se réfugier à Bordeaux, où il devint professeur de littérature latine au collège de Guyenne, récemment établi. Ce fut là qu'il composa son premier drame, le *Baptiste*, et fit une traduction latine de la *Médée* d'Euripide. Ces deux tragédies furent bien reçues et l'encouragèrent à écrire celle de *Jephthé* et la traduction d'*Alceste*. Les deux tragédies originales du *Baptiste* et de *Jephthé* abondent en nobles sentiments et en vers magnifiques. Pendant son séjour dans le midi de la France, Buchanan se lia avec Scalliger et Michel Montaigne, et l'on prétend même que ce dernier fut quelque temps son élève. Après avoir résidé trois ans à Bordeaux, Buchanan vint à Paris, et fut nommé professeur au collège du Cardinal-Lemoine, où il eut pour collègue Turnebus et Muretus. En 1547, Buchanan accompagna Govea en Portugal, pays natal de ce dernier, qui venait d'être nommé administrateur supérieur de l'université de Coïmbre. Après la mort de Govea, Buchanan fut victime, ainsi que ses collègues, du fanatisme des Portugais et emprisonné pendant deux années, durant lesquelles il fit sa fameuse traduction latine des *Psaumes*. Rendu à la liberté, il exprima son regret de ne pouvoir retourner à Paris, dans son poème intitulé *Desiderium Lutetiae*, et s'embarqua à Lisbonne pour l'Angleterre. Cependant il revint en France vers 1553; où il fut nommé d'abord régent au collège de Boncourt, et deux ans plus tard gouverneur du fils du comte de Brissac. En 1560, il retourna en Ecosse, où il fut bientôt nommé professeur de la jeune reine Marie Stuart, qui lui fit don de l'abbaye de Crossraguel en récompense de ses leçons; et le comte de Murray le nomma, en 1566, principal du collège de Saint-Léonard. Cette même année, il publia une seconde édition des *Psaumes* dédiée à sa royale élève, dont il célébra le mariage par un magnifique poème, naturellement intitulé *Epithalamium*. Il fit paraitre en même temps une nouvelle édition de son *Franciscain*, dont la dédicace était adressée au comte Murray. C'est peu de temps après qu'il composa une autre satire, intitulée *Frateres Fraterrimi*, ainsi que diverses œuvres poétiques : les *Épigrammes*, les *Sylves* et les *Hendécasyllabes*. Buchanan était à cette époque tenu en si haute estime, qu'après avoir siégé dans plusieurs assemblées de l'Eglise d'Ecosse il fut nommé membre de la commission chargée de réviser le *Livre de la discipline* et de la haute cour ecclésiastique assemblée en 1567. La conduite de Marie Stuart lui avait complètement aliéné Buchanan, qui eût dû cependant se souvenir des bienfaits qu'il avait reçus d'elle avant de devenir le coadjuteur de Murray dans les enquêtes faites par l'ordre d'Elisabeth à York et à Westminster. Son plaidoyer contre Marie Stuart fut publié en 1571, un an après qu'il eût fait paraître, sous le nom de *Cameléon*, une violente satire contre le laird de Liddington. Cette même année 1571, Buchanan fut nommé précepteur du jeune roi Jacques VI, qui n'était alors âgé que de quatre ans, et dont il ne fit qu'un pédant : « C'est tout ce que j'ai pu en faire, » disait-il à ceux qui le lui reprochaient. Il fut aidé dans cette tâche délicate par P. Young et les abbés de Cambuskenneth et de Dryburgh. Vers la même époque, Buchanan fut nommé directeur de la chancellerie et du sceau privé. Son traité *De jure regni apud Scotos* parut à Edimbourg en 1579. Ce traité est écrit en forme de dialogue entre l'auteur et Thomas Maitland, et contient une éloquente défense du gouvernement populaire et de la grande Charte. Le livre de Buchanan devint aussitôt le point de mire des attaques de Blackwood, de Winzet, de Barclay, de Lang et de Mackenzie, et deux ans après la mort de son auteur, en 1584, il fut condamné par le parlement, qui ordonna à toute personne qui en posséderait un exemplaire de le déposer dans un laps de temps qui ne devait pas excéder quarante jours, sous peine d'une amende de 100 liv. sterl. Cependant ce livre fait le plus grand honneur au caractère de Buchanan, et, de toutes ses œuvres, il est celle qui montre le mieux sa supériorité morale et intellectuelle. En effet, il conclut à la liberté à une époque de servitude, parle contre les tyrans sous le règne de la tyrannie, et ne craint pas d'arborer les grands principes qui sont aujourd'hui la base des constitutions modernes. L'*Historia rerum scoticarum* de Buchanan parut en 1582, et c'est, pour l'époque, une production historique de premier ordre. Sa santé s'altéra bientôt, et, le 28 septembre de la même année, il mourut à l'âge de soixante-seize ans, et fut enterré dans le cloître de l'église de Greyfriar. Le récit caractéristique de ses derniers moments a été publié dans le curieux